

ARGUS ET VERT-VERT

BUREAUX :

Rue Impériale, 33,

Ouverts de 9 h. du m. à 2 heures



RÉUNIS

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

LYON : 3 fr. par trimestre

PROVINCE : 3 francs 50 cent.

GRAND-THÉÂTRE

Deux reprises importantes ont eu lieu au Grand-Théâtre, depuis ma dernière chronique, celles de *Zampa* et de *Roland à Roncevaux*.

Procédons par ordre, et parlons d'abord de *Zampa*.

On sait que le principal rôle de cet opéra-comique fut écrit pour le célèbre Cholet qui possédait une voix de baryton-ténor : la conséquence en est que, comme cette voix est fort rare, *Zampa*, — quoique proclamé à juste titre un chef-d'œuvre, — reste difficilement au répertoire.

C'est en effet pour un ténor léger un véritable tour de force que de chanter le rôle de *Zampa* : — ce tour de force, M. Lhérie l'a tenté, et a réussi au-delà de toute espérance : — il a trouvé un succès là où d'autres artistes de talent n'ont réussi qu'à rencontrer un échec.

Une qualité trop rare chez les artistes lyriques, est de jouer sérieusement; ils dédaignent d'être comédiens, s'imaginant à tort que chanter suffit. M. Lhérie n'a pas ce travers, et je l'en félicite; — il joue et joue fort bien; aussi son succès de chanteur s'est-il doublé du succès de comédien, et est-il régulièrement rappelé après le second acte.

M^{lle} Baretta, charmante comme toujours, vocalise en vrai rossignol, M^{lle} Dartaux joue très-spirituellement et chante très-agréablement. — M. Barbot, enfin, artiste consciencieux, qu'on

ne saurait trop louer, complète un ensemble des plus satisfaisants.

Dans un rôle épisodique, M. Darrois se fait applaudir, — je me réjouis du succès obtenu par cet artiste modeste dont les services sont si précieux, et qui se charge avec une complaisance inépuisable de tous ces bouts de rôles, qui, lorsqu'ils sont remplis par des choristes, ont inévitablement pour résultat de provoquer des éclats de rire, et de compromettre souvent une bonne représentation. Un compliment, en passant à M. Féret, qui fait tout son possible pour prendre un air farouche, — mais qui n'y réussit guère : — ce qu'il faut à M. Féret, — car c'est là qu'il excelle, — c'est la franche gaité et la bonne humeur.

En somme, *Zampa* est monté au Grand-Théâtre de la façon la plus satisfaisante. Il serait injuste de ne pas parler de l'orchestre, qui enlève l'ouverture avec une verve et un entrain, qui a pour conséquence de provoquer toujours une salve d'applaudissements.

On se rappelle le succès qu'obtint à Lyon la première représentation de *Roland à Roncevaux*, cet opéra avait été monté avec un très-grand luxe de mise en scène et de costumes, l'auteur, M. Mermet, assistait à cette soirée; on le savait et on voulut lui faire une ovation à laquelle il eut le bon esprit de se soustraire. Bref, du commencement à la fin de la représentation, ce ne fut qu'une série d'ovations : le héros de la soirée fut M. Dulaurens, qui avait chanté à pleine voix les airs de bravoure dont le rôle de Roland est émaillé.

Est-ce en raison même de ce succès de la première année, qu'on hésita au Grand-Théâtre à reprendre *Roland*? Je ne sais, toujours est-il que cet opéra disparut à peu près entièrement de l'affiche, de telle sorte que sa reprise, qui a eu lieu vendredi, a eu, en quelque sorte, tout l'attrait de la nouveauté.

Aussi y avait-il foule. Le Grand-Théâtre était comble du parterre au paradis : la chambrée était complète.

La soirée a heureusement débuté : l'orchestre a enlevé l'ouverture avec une verve de tous les diables, et aux applaudissements du public.

La représentation a admirablement marché : M. Dulaurens a déployé toutes les richesses et toute la puissance de sa voix, dans les airs guerriers qui terminent le premier et le troisième acte; aussi le public, — impitoyable dans ses plaisirs, — a-t-il fait bisser ces morceaux : M. Dulaurens a dit avec beaucoup de goût les passages délicats : entre autres la confession : — en somme, il a été parfait du commencement à la fin; le rôle de Roland est un de ses meilleurs.

M. Périé, qui accomplissait son second début, ce dont on ne se serait pas douté à l'accueil sympathique du public, chante fort bien le rôle de Turpin : il a été particulièrement applaudi dans son duo du troisième acte avec M. Dulaurens.

MM. Monnier, Barbot, Danguin, dans des rôles un peu effacés, se sont tous fait remarquer et applaudir : — un petit compliment en passant à M^{lle} Verger.

M^{mes} de Taisy et Sallard ont rivalisé de talent et de grâce : les voix de ces deux artistes se marient merveilleusement, et c'est plaisir de les entendre ensemble. Dès le premier acte M^{me} de Taisy s'emparait de son public et soulevait des tonnerres d'applaudissements. Quelle admirable artiste !

Les chœurs, considérablement augmentés, ont bien marché : la mise en scène est fort belle, et le ballet du second acte fort bien réglé : — M^{lles} Hennecart et L. Reuters y ont été très-applaudies : En somme, grand et légitime succès, qui aura pour la direction plus d'un fructueux lendemain.

Ernest DUPUIS.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Le *Filleul de Pompignac* dont j'ai à rendre compte a été d'abord attribué à M. Alexandre Dumas fils : — c'était une erreur ; mais si l'ouvrage n'est pas de l'auteur de la *Dame aux Camélias*, il est incontestable qu'il y a mis la main, et guidé de ses conseils l'ami qui a écrit cette comédie — on reconnaît à certains mots, à certaines phrases la touche du maître.

L'intrigue repose sur cette donnée fort dramatique : un honnête bourgeois apprend que l'enfant qu'il a élevé n'est pas de lui, mais d'un ami auquel plein de confiance, il a ouvert sa maison, et qui avec sa femme l'a indignement trahi.

On voit que l'intrigue se prête à des développements fort dramatiques, aussi la comédie tourne-t-elle rapidement au drame.

Le principal rôle, ou du moins celui du mari sur lequel se porte l'intérêt est remarquablement joué par M. Paul Bondois : à la scène capitale où il

découvre l'ami qui l'a trahi, cet artiste est inévitablement couvert de bravos et rappelé avec enthousiasme par la salle entière : — la scène est belle et elle est admirablement rendue par M. Bondois.

J'ai dit dans mes précédents comptes rendus, avec quel talent était jouée *Julie* d'Octave Feuillet, M^{me} d'Herblay qui s'y montre artiste hors ligne, et par MM. Bondois et Laty, et M^{lle} Ricquier.

Julie n'avais, je dois le reconnaître, obtenu à ses premières représentations qu'un succès modéré : mais depuis il a grandi à chaque représentation nouvelle, de telle sorte, qu'aujourd'hui la pièce de M. Feuillet a le privilège de faire recette.

C'est là un résultat que je constate avec une certaine satisfaction, non parce que j'ai la prétention d'y avoir, par mes éloges, contribué pour la plus mince part, mais parce qu'il donne amplement raison à ces éloges.

Julie n'est point un chef-d'œuvre, c'est une pièce écrite dans ces teintes grises qu'affectionne le Théâtre Français ; elle manque de relief, mais elle a eu l'heureuse chance de rencontrer sur la scène des Célestins des interprètes remarquables, et c'est à eux principalement qu'elle doit son très-légitime succès : en tête de ces interprètes est, je l'ai dit, M^{me} d'Herblay qui, dans sa carrière d'artiste, n'a jamais à mon avis rencontré un rôle plus approprié à sa nature et à son talent.

Les Célestins ont donné cette semaine le *Petit Faust*, opérette d'Hervé qui est, on le devine, une parodie du *Faust* de Gounod : la parodie est bonne et souvent fort spirituelle dans ses charges.

L'opérette a aux Célestins de très-intelligents interprètes, MM. Belliard, Lucio ; M^{mes} Jeanne et Clarisse : ils ont tous le diable au corps et sont à l'aise dans ce genre excentrique. Ils sont fort amusants.

Le *Petit Faust* a obtenu à Paris un

succès que deux cents représentations n'ont pas épuisé. Pensant avec raison que ce succès pourrait — toute proportion gardée — se produire à Lyon, la direction n'a pas hésité à monter cette pièce avec un certain luxe de mise en scène et de costumes ; c'était mettre son enjeu dans la partie : — aujourd'hui la partie est gagnée : le *Petit Faust* tiendra longtemps l'affiche.

ERNEST DE C.

ALEXANDRE DUMAS FILS

Un chroniqueur a tracé le portrait suivant d'Alexandre Dumas fils : — il est brossé de main de maître, et sans retouche comme disent les photographes.

Alexandre Dumas II sera toujours le jeune Dumas, le petit Dumas, Dumas fils, fût-il beaucoup plus âgé, tant que le vieux, grand Dumas existera. Il passera pour un fils économe tant qu'il aura ce père prodigue, si prodigue qu'il eût gaspillé les porcs de l'Évangile, si on les lui eût donnés à garder. C'est déjà beaucoup que le public ait reconnu de l'esprit au fils, après celui que distribuait son père. Et Dieu le sait pourtant, si l'auteur des *Mousquetaires* amuse, son enfant fait songer et plonge dans une méditation profonde.

Alexandre Dumas fils a l'âme d'un médecin. Il tâte le pouls à la vertu en hochant tristement la tête ; il se sert du scalpel avec le vice ; il prie le ridicule de tirer la langue devant lui. S'il n'a guéri aucune de nos plaies sociales, il leur a, du moins, donné des noms savants et ingénieux, et surtout il est venu à temps pour nous éclairer sur le danger et nous édifier sur l'invasion.

Toujours comme le corps médical, qui s'est surtout occupé de l'arsenic après la

mort de M. Lafarge, et de la digitaline après le crime de la Pommeraie, il fait son rapport, très-philosophique et très-littéraire, sur les poisons qui tuent rapidement notre société. Il a baptisé le *demi-monde*; il a mis cette étiquette pharmaceutique sur cette fiole dangereuse. Pour avoir respiré l'air de tant de maladies, il n'en est point devenu malade; il a conservé la droiture de son esprit et la santé de son cœur.

M. Alexandre Dumas fils, malgré tout ce qu'on peut dire, a toute la générosité paternelle. Ces deux montagnes se ressemblent par la forme; seulement, l'une cache les bouillonnements d'un volcan, l'autre est couverte de neige à son sommet; l'une se laisse duper, l'autre ne se laisse point atteindre. Il sait donner et refuser. Il choisit ses obligés, sème avec mesure ses bienfaits et n'attend pas la récolte de la reconnaissance. Il est l'homme du devoir, de l'obligation, mais il ne s'en crée pas. En un mot, il n'abandonnerait pas la Lucrèce du foyer, mais il ne souffrirait pas d'un cas de conscience avec quelque Marguerite Gautier. Il veut bien avoir des charges, parce qu'il se sent fort; il ne veut point avoir d'habitudes, parce qu'elles rendent faible. En amour il n'a pas eu la foi, et s'il a donné aux frais du culte, il a oublié les noms des saintes de son calendrier. Il croit davantage à l'amitié.

« Ce qui rend les amitiés indissolubles et double leur charme, a dit Balzac, c'est un sentiment qui manque à l'amour : la certitude. »

Ses succès d'homme l'ont rendu méfiant, prudent; ses succès d'auteur ont été un chœur bruyant, mais où il a pourtant entendu la voix qui lui disait : Travail !

Ce qu'il recherche, avant tout, c'est le vrai, méprisant trop l'humanité qu'il peint pour la flatter, et rendant au pu-

blic, comme La Bruyère, ce que le public lui a prêté.

En somme, il est heureux. De la vie, qui est un cercle vicieux pour tant de gens, il s'est fait un cerceau avec lequel il joue comme un enfant, et qui lui obéit. Il possède véritablement la lampe d'Aladin, et il a eu la sagesse de la ménager en formant peu de souhaits. Il place ses fonds, il sait le cours de la Bourse. Il ne dédaigne point l'argent parce qu'il représente l'indépendance. Une pièce de cinq francs, mise au fond du bonnet de la Liberté, le rend moins léger.

Et il aime la solitude et les fleurs, ces délicates pensées que Dieu a semées dans son grand livre !

UN CROUPIER DE BADE

Le père Martin croupier de Bade qui vient de mourir, avait vu défiler devant lui des joueurs de toutes espèces. Il fallait l'entendre raconter le dernier jour des maisons de jeu à Paris, ou bien encore les coups fameux dans l'histoire du trente et quarante. Le père Martin savait combien de fois la banque avait sauté depuis l'origine.

Avec cela, d'un scepticisme endurci. C'est à lui qu'on doit ce beau mot :

Un petit crevé, venant de gagner une cinquantaine de mille francs, sort éperdu et tamponnant les billets de banque qu'il empile pêle-mêle dans ses poches.

Et le père Martin, qui le regardait faire, de murmurer :

— Il les chiffonne vraiment *comme s'ils étaient à lui*.

Et l'histoire du général L..., un grognard du premier empire, qui venait jouer aussi au Palais-Royal :

— Monsieur, il arrivait toujours suivi d'un domestique, qui portait une sacoche

grande comme ça, pleine de rouleaux d'or. Il ne jouait jamais que quatre coups.

Il prenait les rouleaux à pleine main et les mettait sans compter sur la rouge. La noire sortait ! je lui *râtissais* son argent (c'est le père Martin qui parle), et il commençait à jurer.

Seconde poignée d'or, sur la noire cette fois ! La rouge sortait ! Que vouliez-vous que j'y fisse ? Je lui *râtissais* son argent, et le général sacrait.

A la troisième fois, il plaçait une troisième poignée sur la rouge, — sans compter, toujours en tas. — Il perdait encore. Et dame ! qu'auriez-vous fait à ma place ? Je lui *râtissais* son tas.

Alors il devenait bleu et rouge, et vert : et il jurait, monsieur, à m'en faire rougir, parole d'honneur.

Il prenait brusquement le sac des mains de son domestique et versait tout ce qui restait sur le tapis : puis il tirait son sabre, — oui, monsieur son sabre ! — et me regardait d'un air furibond.

— Monsieur, me dit-il, si je ne gagne pas ce coup-ci, je vous f... flanque mon sabre dans le ventre.

Je taille, je taille, je taille... et, heureusement, le général gagne. Il ramasse son argent et il s'en va.

Eh bien ! j'étais soulagé ! C'est qu'il aurait fait comme il le disait, cet animal-là ! S'il avait encore perdu, j'étais un homme mort. Ah ! mais...

J'avais fini par m'y faire ! ajoutait-il avec bonhomie.

CAQUETAGES.

Au Casino d'une petite ville on donnait un grand bal.

Vers minuit, le comte de X... voulut se retirer et réclama au vestiaire le cha-

peau qu'il y avait laissé en arrivant. Impossible de le retrouver!

— Comment est le chapeau de monsieur le comte? demanda un des valets, mieux avisé que ses collègues.

— Il est tout neuf.

— Tout neuf!... Ah! bon, alors, que M. le comte ne le cherche pas : depuis onze heures, il n'y en a plus que de vieux!

A la police correctionnelle.

Sur le banc des prévenus est assis un Don Juan de barrière, un Lovelace de blanchisseuses de fin et de piqueuses de bottines.

Le président. — Votre nom?

L'accusé (d'une voix traînarde). — Zidore.

Le président. — Que faites-vous?

Zidore (avec fatuité) : — Des victimes, mon président.

Un pauvre diable excessivement enrhumé gisait sur son lit. Le médecin, gravement, parlottait à son chevet :

— Vous êtes atteint, lui dit-il, d'une affection des bronches.

— Ah! murmure le patient! c'est ce que me disait souvent mon pauvre oncle, il y a des affections qui font bien souffrir!

Un bon ami de la maison demandait à une jolie petite fille de six ans :

— Qui aimes-tu mieux de ton chat ou de ta poupée?

La jeune enfant d'Ève se fit longtemps prier pour répondre; — puis elle dit bien bas à l'oreille du questionneur :

— Vois-tu, j'aime mieux mon chat! mais n'en dis rien à ma poupée.

Le paysan est madré en Bretagne.

Les riches fermiers louent encore des ouvriers pour le temps de la moisson.

Or, l'un d'eux en avait déjà enrôlé

plusieurs, quand un petit homme, venu de fort loin pour chercher de l'ouvrage, l'accoste.

— Voulez-vous de moi pour la moisson?

— Non!

— Et pourquoi ça, non?

— Tu est trop petit.

— TROP petit? Est-ce que par hasard, chez vous, on coupe le blé par en haut?

Deux choses très-fines dans le chapitre « de l'Amour » de *la Vie Parisienne* :

Il faut deux femmes pour remplir la vie d'un homme : la femme qu'il aime et la femme qui l'aime.

La femme fait l'homme!

Le vieux X... disait au jeune V... : « Vous avez aimé la comtesse Z... — « Non, » disait V... au vieux pour mentir. — « Tout beau, dit X..., vous l'avez aimée, car vous avez le même sourire qu'elle. »

Entre deux jeunes mariées :

— Quant à moi, ma chère belle, il y a beau temps que monsieur mon mari ne m'aime plus.

— Tu es heureuse. Le mien m'assomme!

— Le mien?... Ah! bien oui, c'est le cadet de mes soucis.

— Le mien?... c'est l'ainé de mes soucis!

Un mot d'Alphonse Karr :

C'est dans une soirée bourgeoise où l'on exhibait l'enfant prodigue de la maison qui jouait du piano, pendant une heure, sans se dévisser du tabouret.

Le morceau finit au milieu d'un soupir de soulagement.

— Eh bien! que pensez-vous de mon fils? disait à chacun la mère bouffie de plaisir.

— C'est prodigieux, admirable, étourdissant, inouï!...

— Moi, dit Alphonse Karr, j'ai trouvé cela étonnant, mais surtout au commencement du morceau.

— Pourquoi cela?

— Ah! parce qu'alors l'enfant était plus jeune!

Les buveurs d'eau font chaque jour de nouveaux adeptes en Angleterre; mais les objections ne manquent pas aux propagateurs de ces sévères doctrines de tempérance.

— Mon cher ami disait Jones, un *temperance-man*, vous ne pouvez comprendre les immenses bienfaits de la simple eau de source,

Jones secoua la tête et répondit :

— Mon cher monsieur, contemplez un instant mes bottes; si comme vous le voyez, l'eau a pourri les semelles de mes bottes, vous devez juger un peu de quelle façon elle arrangerait les parois de mon estomac!

— Vous avez là un excellent fusil, dit un Yankee à un Anglais, mais oncle Dave en possède un bien supérieur!

— Vraiment! A quelle distance peut-il tuer un faucon avec du plomb n° 6?

— Oncle Dave ne se sert ni de balle ni de plomb.

— Ah! Et de quoi diable! se sert oncle Dave!

— Il se sert de sel. Son fusil porte si loin, que s'il n'était pas chargé de sel, le gibier se pourrirait avant qu'on eût eu le temps de ramasser!

Entre deux cocottes.

— Est-tu bien avec ta mère!

— Je le crois, c'est ma blanchisseuse.

GENIN, gérant.

Genin